

es nombreux camps de réfugiés tutsis.

Cris et murmures à Kibuyé

En deux mois, la moitié des 55 000 Tutsis de la région ont été massacrés.

KIBUYÉ (nord-ouest du Rwanda) : de notre envoyé spécial **François LUIZET**

« - Amakourou ? (Comment ça va ?) - Meza (Ça va bien)... »

En quelques heures, les commandos de l'air du lieutenant-colonel Jean Diego se sont familiarisés avec la langue vernaculaire de la région. Kibuyé, c'est le cœur de l'Afrique. L'équateur est à 180 km au nord. Tout au bord du grand lac Kuvu, ce petit village de pêcheurs semble sorti du dépliant publicitaire d'une agence de voyages : des pirogues flottent paresseusement sur des eaux immobiles, des gosses jouent sur la place à côté de la sous-préfecture. Vue d'hélicoptère, toute une humanité illiputiennne s'agit autour de maisons de brique, vestiges d'une époque coloniale révolue depuis plus de trente ans.

Un dimanche matin ordinaire. Un sous-préfet, curieux, filé à provisions à la main, accueille sans complaisance, mais poliment, le colonel Jacques Rosier, venu assister à l'installation du lieutenant-colonel et de ses trente-cinq hommes. Fleurs fleuries des jacarandas, pangipaniers torturés, bananiers chargés de fruits... « Le paradis sur terre », disaient jadis les Belges de cette région bénie située à la frontière du Rwanda et du Zaïre.

Massacre à l'église

Le colonel Rosier gravit la colline au sommet de laquelle se trouve le collège technique de jeunes filles. Des reituses uniformément vêtues de robes en toile écru, coiffées de voiles maintenus par des épingles et chaussées de laquettes en plastique trottaient sur les linoléums. Odeurs d'encaustique et de bouillon de légumes.

Elles sont trente-quatre religieuses regroupées ici, dans cette communauté des sœurs de Sainte-Marie de Namur. Chuchotements et murmures. Tout est dans le

non-dit. « On raconte, murmure, à voix basse, sœur Jean-Berchmans-Karusiné, la mère supérieure, que des massacres ont été accomplis aux mois d'avril et mai à l'église et au stade. Trois mille malheureux auraient été tués à l'église. Cinq mille au stade... »

Quand on s'étonne de ne pas trouver trace d'un massacre dans le sanctuaire, la mère supérieure souffle : « Il y a des gens qui sont forts pour effacer les preuves. »

Souvenirs obsédants

Ici, depuis 1959, 250 jeunes filles venues de toute la province apprennent la couture et le repassage. Elles ne sont pas rentrées de leurs vacances de Pâques. En effet, l'établissement est fermé depuis le 7 avril, jour où les massacres ont commencé. Une sœur se souvient : « Pendant plusieurs nuits, et parfois le jour, nous avons entendu des coups de feu et des cris... »

Dans les classes, les planches à repasser sont alignées comme pour une parade, et les machines à coudre sont recouvertes de leur housse. Au tableau noir de la première classe, le professeur a tracé à la craie : « Une machine à coudre sert à actionner des canettes. » Sur un mur, un crucifix et des images pieuses.

Les religieuses, qu'elles soient hollandaises, belges, américaines, zaïroises ou rwandaises, conservent une maîtrise peu commune. Quel cran ! L'une d'elles pourtant, qui s'est contenue devant les journalistes, craque devant le capitaine Roussel qui cornaque la presse. Elle a les larmes aux yeux. Elle lui dit, entre deux sanglots : « Heureusement que vous êtes ici. Merci ! »

Ce qui obsède les religieuses, c'est le souvenir de ces jeunes filles partant, heureuses, pour leurs vacances de Pâques. Que sont-elles devenues ? Ont-elles échappé à la folie collective qui s'est emparée du pays ? Une petite fête était prévue le 15 juillet pour marquer la fin

de l'année scolaire. Il n'y aura ni distribution des prix ni danses, ce jour-là, à Kibuyé. Les fillettes endimanchées ne feront pas la révérence à leurs professeurs, comme naguère, il y a un an.

Mais cela paraît tellement loin, avec tout ce qui est arrivé. Une religieuse a cueilli un joli bouquet de fleurs multicolores. Elle le place sous un portrait de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le sous-préfet (hutu) péroré devant les journalistes : « Des gens, au moins cinq ou six mille, sont partis. Ils se sentaient menacés, mais personne ne les menaçait. » A

l'évêque, monseigneur Thadée Ntinhurwa, un hutu, est formel. Il l'a dit à monseigneur Etchégaray, ancien archevêque de Marseille, envoyé ici samedi par le pape Jean-Paul II pour tenter de mesurer l'ampleur de la tragédie : « Il y avait avant le 6 avril 55 000 Tutsis dans la province. Plus de 50 % ont été massacrés... »

Plusieurs charniers

Le prélat a regroupé dans la maison épiscopale des prêtres et des religieuses appartenant à l'une et l'autre

sieurs charniers, dont l'un fait vingt mètres de long sur trente de large. Impossible, pour le moment, de procéder à des exhumations. Le colonel dit : « On voit dépasser un bras, un crâne. » A longeur de journée, les patrouilles du colonel Thibaut portent la bonne parole. « On ne vient pas faire la guerre au FPR (Front patriotique rwandais). On ne vient pas pour aider les FAR (Forces armées rwandaises). Nous venons pour protéger les populations civiles, au besoin par l'usage de la force... »

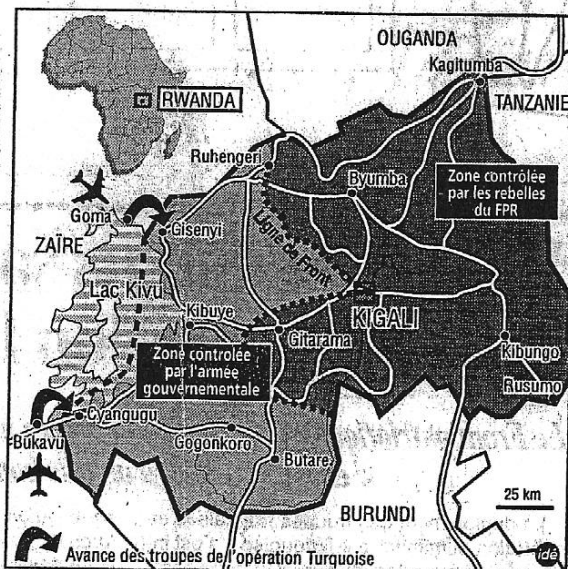
Des que paraît un hélicoptère, les réfugiés quittent leur tente où flotte une odeur de cloaque pour s'agglutiner autour de l'appareil.

Parmi eux, des estropiés, bras ou jambe coupée, des scrofuleux, des gamins aux yeux fiévreux. « Bonjour beaucoup », dit l'un d'eux. L'homme s'appelle Jean-Baptiste. Il a 32 ans. Il habitait à trente kilomètres du camp. Il parle d'une voix sans passion. L'homme est éteint : « On a rasé toute ma famille. Ça s'est passé pendant la nuit du 7 avril. Ils étaient armés de haches et de machettes. Ils ont tout coupé... »

C'est à Bukavu, au Zaïre, sur un autre bord du lac Kuvu, que le colonel Jacques Rosier a établi son PC, à l'aéroport. Noria d'avions de transport et d'hélicoptères. Devant une carte collée sur le pare-brise d'une jeep, il admet : « Les langues ne se délient pas facilement, mais depuis quarante-huit heures, l'atmosphère s'est détendue. »

Rosier est un parachutiste légendaire. C'est lui qui, à Al-Salman, en Irak, lors de l'opération Desert Storm, dirigeait les Crap (commandos de recherche et d'attaque en profondeur) du contingent Daguet. Il est formel : « Si on se fait allumer, on riposte. C'est de la légitime défense. »

Pour le moment, les collines verdoyantes ont retrouvé le calme d'autrefois, grâce aux soldats français de l'opération « Turquoise ». Mais pour combien de temps ?



côté de lui, un lieutenant de gendarmerie joue avec la crosse de son arme, qu'il semble caresser. Bien entendu, c'est une kalachnikov, l'arme de tous les pays sous-développés, l'arme de toutes les tueries. Qu'a-t-il fait, ce gendarme, depuis le 6 avril ? A-t-il, lui aussi, participé aux massacres ?

Il paraît que les autorités ont protégé la communauté religieuse. La mère supérieure, elle-même tutsie, l'admet. Mais une chose est certaine : pendant plus de deux mois, jusqu'à l'arrivée des Français, chaque jour, on a tué des gens par centaine.

ethnies. Hier, il a tenu à dépêcher à Nyarushishi deux prêtres pour concélébrer la messe dominicale. L'un est tutsi, l'autre hutu.

Devant le camp de réfugiés où s'élèvent des milliers de tentes recouvertes de plastique bleu ou vert, semblables à de grandes niches, collées au flanc d'un talweg, des milliers de réfugiés ont assisté à la messe. Pour les protéger, des parachutistes de la onzième DP, commandés par le colonel Didier Thibaut.

Après l'office, le colonel a admis que des patrouilles qu'il avait envoyées dans la région avaient découvert plu-

offici... conte

L... tent trop celer Kibu pitali temp brûlé règle très a journ pliqu des J'éta brûle avait des gens pitair peut rend man miss D au b très çais, s'exc cal. pour dans des J unigu nyagi çais à lutt FPR pour ciens U à Kay au b quatr dans hutus une Rwar du FF ont e fuir, l ciens U son c comm qu'ils Becqu ce vi truite d'ici sacre d'ici affilié ment J chass Egide « On certain le FPR tous avaié quelq teurs. Ils se Les sc leur r reste Avec s resse